

Thème : Penser la résilience grâce à des exemples historiques (18 mars 2010)

Compte-rendu réalisé par M. Lazarevic et V. Chatalic

**Vulnérabilité sociale, justice spatiale et résilience :
Concepción de Chili entre deux tremblements de terre (1751-1835)
Intervenant : Alain Musset**

Alain Musset est agrégé de géographie et membre honoraire de l'Institut Universitaire de France. Ses travaux portent sur la ville et les sociétés urbaines en Amérique latine.

Mots clés : Concepción, tremblement de terre, *aguantar*, déplacement de la ville, construction sociale du risque.

Introduction

Au mois de février dernier, un tremblement de terre d'une magnitude de 8,5 sur l'échelle ouverte de Richter a frappé le Chili. La région de Concepción – dont il sera l'objet au cours de cette intervention – a été touchée. Les dégâts sur les infrastructures sont significatifs.

Cet événement rappelle que la région de Concepción est une région de tremblements de terre et de tsunamis. Alain Musset, dans son ouvrage, Villes nomades du nouveau monde, revient sur le déplacement de près de 170 villes d'Amérique latine à la suite de catastrophes naturelles qui ont frappé cette zone géographique. Dans ce cadre, un travail dans la durée et sur la temporalité permet de donner un sens aux processus sociaux de déplacements des villes.

Le déplacement de la ville, pour les Espagnols, entre dans un processus de résilience :

- Dans le nord de l'Amérique du sud, toutes les villes de fondations espagnoles se sont déplacées en raison d'attaques commandées par les indiens. En outre, les risques naturels conduisent également les Espagnols à se déplacer. Pour Alain Musset, cet exemple montre la « fragilité » de tout un système puisque, en s'installant, les Espagnols n'avaient connaissance ni des risques sociaux ni des risques naturels.

- Dans l'ancien empire inca, il y a eu peu de déplacements de villes car les Espagnols ont utilisé à bon escient les connaissances sur les risques naturels acquises par les Incas.
- Au sud de l'Amérique du sud, le faible nombre de constructions explique qu'il y ait eu peu de déplacements de villes. Les villes qui se sont néanmoins déplacées l'ont été à cause de phénomènes naturels, c'est le cas de la ville de Concepción.

Pour la population chilienne, **le déplacement des villes fait partie de l'identité chilienne**. C'est un peuple qui s'est construit au fil des années en survivant aux désastres naturels. En surpassant les défis de la Terre, les chiliens sont devenus plus forts. Les réactions politiques de Michelle Bachelet et de Sebastián Piñera à la suite du séisme du 27 février 2010 témoignent de cette tradition. Ainsi, à chaque catastrophe naturelle, le peuple chilien résiste et par la même devient meilleur. C'est la *Nature* qui forge la population et l'identité chilienne.

Au Chili et plus particulièrement à Concepción, les habitants ont développé une culture du risque. On assiste à ce que Costa nomme la « **construction sociale du risque** ». Alors que la société chilienne s'installe dans le risque et afin de faire face aux aléas, elle doit être capable d'*aguantar* c'est-à-dire de supporter et d'absorber le choc pour le *superar*, i.e. pour le dépasser. **Supporter, absorber et dépasser** : c'est ce qui constitue la résilience.

Point de vue développé : bien que le concept de résilience soit intéressant, Alain Musset réfute ce concept comme un modèle opératoire.

Le premier tremblement de terre de 1751

Concepción est fondée en 1550 par le conquistador Pedro de Valdivia. La ville est protégée de la mer grâce à sa baie fermée mais avec toutefois un accès sur la mer.

Dans la nuit du 23 mai 1751, la ville est frappée par un tremblement de terre et est balayée par un tsunami. Le récit de ce tragique événement est documenté par le témoignage d'un curé qui était sur une hauteur de la ville pour constater, avant le tsunami, que l'eau s'était retirée sur plus de 10 km. L'événement est resté dans la **mémoire collective** au travers de représentations artistiques (cf. peinture murale de la nouvelle gare de Concepción).

Face à ces phénomènes naturels la population doit, pour *aguantar*, **adopter un comportement particulier**. C'est ainsi qu'à chaque tremblement de terre les femmes sortent dans la rue à demi-nue : ceci constitue un rituel. La population répond à la colère divine par

une attitude spécifique. En effet, les chiliens croient qu'ils sont victimes d'une catastrophe naturelle parce qu'il y a une « **bonne raison** ». Alors, si cette bonne raison existe, un comportement adéquat doit permettre de résorber la cause.

À Cuzco, la première mesure adoptée suite à un tremblement de terre a été de modifier la longueur des jupes des femmes qui auraient pu déclencher la colère divine. De même que pour se faire pardonner, les prostitués restituèrent leurs bijoux aux églises. L'ensemble de ces comportements, en réaction à la catastrophe, constitue une méthode de résilience.

En outre, le pouvoir en place demandait fréquemment des enquêtes scientifiques sur les causes des phénomènes naturels. Les théories scientifiques de l'époque reposaient essentiellement sur le postulat de Sénèque. Sénèque en reprenant Aristote et Théophraste écrit à propos des tremblements de terre : « comme la lutte des deux courants d'air opposés repousse violemment les obstacles, il y a alors secousse et fracas ». Pour libérer ces courants d'air souterrains, il faut creuser des trous. Les croyances scientifiques accroissent, par ce procédé, la vulnérabilité des villes. Ces explications scientifiques ne convainquirent pas les populations. **La capacité de résilience de la population réside alors essentiellement dans le religieux.**

Le déplacement de la ville pour être résilient

La ville de Penco s'est déplacée à Concepción. Le déplacement de la ville est une forme de réaction au désastre et par là même une forme de résilience. Le déplacement pourrait représenter un signe d'échec de la communauté puisque cela signifierait qu'elle n'a pas su *aguantar* et *superar*. Bien au contraire, pour la communauté déplacée **la difficulté n'est pas de revenir au lieu antérieur mais de revenir à l'état initial**. Le déplacement de la ville est un moyen pour atteindre cet objectif.

À cette époque, Concepción est la deuxième ville du Chili avec près de 3 000 habitants mais elle doit faire face à des dizaines de milliers d'indiens, les *mapuches*. La capacité de résistance des Espagnols va dépendre du capital économique et culturel de la société. La société chilienne est **une société hiérarchisée** où ce sont les populations les plus démunies qui *aguantar* le mieux car plus habituées aux aléas.

Le concept de résilience pose le problème de son mode opératoire. Les prérogatives du politique vont dépendre de la capacité endogène des individus à être résilients ou pas. Ainsi, la réflexion autour du **concept de résilience aboutit à une situation paradoxale** : parce que

les plus démunis sont les plus résilients, on ne devrait rien faire pour améliorer leur condition sociale car, en conséquence leur résilience diminuerait.

Le déplacement de la ville, un moyen pour revenir à la hiérarchie sociale initiale

Le désastre révèle les difficultés de la société en termes de ségrégation. Au cours du déplacement des villes, apparaît une logique de luttes de classes. La reconstruction de la ville en 1773 se fait dans les mêmes conditions qu'auparavant : les plus riches résident autour de la *plaza*. En dépit du déplacement de la ville, on assiste à une **reconstruction à l'identique de l'espace social** en fonction des hiérarchies. Le modèle antérieur réapparaît en adoptant les mêmes règles du jeu social. Il y a eu un changement de lieu, mais la société revient à son état initial.

En 1835, un nouveau tremblement de terre frappe la ville. Les populations les plus vulnérables n'ont pas été les plus touchées. Les maisons du centre se sont effondrées en raison de la lourdeur des matériaux utilisés (chêne et roseaux) pour la construction de leur habitation. Mais, pour certains, ce qui s'est passé n'est pas juste. Les populations les plus aisées n'auraient jamais dû être aussi durement touchées par le séisme. Alors, les terres des pauvres ont été réquisitionnées par les plus riches et ceci dans un contexte où la constitution de 1833 disposait que tous les citoyens sont égaux (mais tous n'ont pas le droit de vote). Finalement, la ville a été reconstruite.

Laurent VIDAL : Le déplacement de Mazagan.

Venant d'une discipline différente de celle de la plupart des autres intervenants, Laurent Vidal offre une perspective particulière sur le concept de résilience, la caractérisant comme « la capacité à dire et dépasser une catastrophe ». Il se pose d'autres questions, cherchant notamment à comprendre comment des événements catastrophiques sont vécus socialement et comment l'historien peut mettre en évidence la douleur, la souffrance, les traumatismes des individus au travers du temps et les modalités de leur dépassement, qui apportent d'autres éclairages à la question de la résilience.

Et ces problématiques sont particulièrement complexes et intéressantes à traiter dans un défi posé par le double contexte :

- de manque de sources (puisque L. Vidal s'intéresse plus au ressenti, à la réponse intérieure individuelle à un traumatisme qu'aux événements ayant été suivis de révoltes, sur lesquels on dispose de multiples informations). La majorité des archives étant administratives, il peine à trouver des traces du vécu individuel et social de ces drames.
- d'un cadre historiographique assez fermé à la psychologie et à l'étude de l'individu depuis M. Bloch qui prône l'étude du social, des hommes et non de l'homme (sauf dans des cas toujours minoritaires comme la microstoria, ou chez Robert Mandrou ou Arlette Farge).

Cette approche est illustrée à travers l'étude de cas de Mazagan dont L. Vidal rappelle d'abord en détail l'histoire. Forteresse portugaise du sud du Maroc construite dans une période de reconquête, Mazagan avait une double fonction d'évangélisation et de comptoir commercial sur la route du Brésil. Au XV^{ème} siècle, c'est une communauté de 2000 personnes qui réside dans le fort, et qui est peu à peu abandonnée par la couronne pour qui l'absence récurrente de toute menace directe sur ce front et la priorité de lutte contre la réforme justifient le retrait.

En 1668, quand la forteresse est assiégée par 20 000 soldats musulmans, bataille finalement attendue depuis des générations par la garnison de soldats de foi, le Portugal décide d'abandonner la place avant tout combat. Le gouverneur qui avait demandé des renforts voit arriver une flotte de navires vides et un ordre d'évacuation. Les habitants seront logés à Lisbonne avant l'organisation, à partir de 1669, de la déportation de la population par petits groupes en Amazonie, à Belém, puis dans une « Nouvelle Mazagan » dont la construction prendra 10 ans.

Si ce déplacement de ville fort intéressant est très connu, son étude est rendue difficile par l'absence quasi totale de traces des réactions des habitants. La position de Mendoza Furtado, ministre de la Marine et de l'Outre-mer de l'époque et artisan du projet, voulant « à tout prix éviter les plaintes et indécences du commun », explique la rareté des archives autres que neutres et administratives.

C'est alors que L. Vidal procède à son départ en « quête de sources autres », déterrando des réactions inédites dans des archives non officielles.

Il éclaire d'abord le ressenti immédiat après l'abandon de Mazagan et l'arrivée froide au Portugal sans aucune certitude quant à ce qui va leur arriver, à travers une pétition dans laquelle on retrouve la souffrance, le traumatisme et le sentiment d'injustice d'un « peuple malheureux » qui a tout perdu dans l'évacuation, et ne trouve que silence et absence de compassion à « l'époque de sa mémorable extinction ». Un autre exemple de réaction encore plus significatif est trouvé dans un poème extrait des archives paroissiales. Églogue reproduisant un dialogue fictif entre un Mazagan, « l'Africain » et un courtisan lisboète, il montre la distance culturelle entre les deux (le premier pleure, le second lui disant d'accepter le « courroux divin »), le sentiment d'incompréhension de culpabilité non méritée. Le rythme du poème traduit en filigrane l'évolution de l'état psychologique des habitants : la préparation au combat tant attendu dans la joie et la fierté, l'espoir à la vue des navires (auréolés de lumière divine), et la déception à la constatation qu'ils sont vides. Puis place au « murmure », voire à un début de mutinerie, stoppé par la lecture de l'ordre royal. Surviennent alors le désespoir la colère et la tristesse de partir et de tout perdre (« vallée de larmes », « soupirs », « lamentations » et « affliction »). L'embarquement est fait à contre-cœur, avec un sentiment de trahison et lâcheté mêlés, de souffrance et des appels à la clémence divine.

Ce poème est donc à la fois un témoin de l'état psychologique des habitants, de leurs souffrances endurées et, destiné à être récité devant une assemblée, produit et conserve la mémoire collective qui soude le groupe en exil, constitue une réelle communauté de destin.

Laurent Vidal va ensuite observer l'évolution des ressentis, séquelles, traumatismes et revendications portés par la population dix ans après la déportation en Amazonie. Il rappelle d'abord le contexte très difficile : la nouvelle ville se situe à 15 jours de pirogue de Belém, dans un espace marécageux où la maladie est fréquente, où les maisons sur pilotis pourrissantes s'effondrent, et où les populations doivent s'habituer à un déclassement social brutal (les anciens soldats doivent se reconvertir en paysans et sont vite désemparés et ruinés ...). C'est à l'occasion d'un changement soudain sur l'échiquier politique portugais (mort du roi Don José, régence assurée par son épouse Dona Maria en attendant que leur fils monte sur le trône) et de la demande d'organiser des cérémonies pour l'acclamation de la souveraine dans tout l'empire qu'en 1777, les habitants vont saisir l'occasion de s'exprimer. À travers les lettres envoyées par le gouverneur, on peut en effet suivre l'organisation des festivités, et y trouver des fondements politiques. C'est l'ampleur (en nombre et en splendeur) des manifestations effectuées pour un petit village comme la « Nouvelle Mazagan » qui a mis la puce à l'oreille au chercheur intrigué par le côté extraordinaire de telles représentations dans ce petit trou

perdu et pauvre, de plus peu censé être favorable à la monarchie en place. Et en allant dans le détail de la nature et du thème des festivités, il constate qu'en plus du classique *Te Deum* et du défilé de char, certaines idées semblent manifestement politiques : la bataille navale contre les Maures, qui a ici une signification particulière. De même, les opéras présentés, tels que Démophon en Trace (combat d'un roi contre un châtement injuste qu'il continuera à dénoncer et combattre jusque à la destitution de l'usurpateur), puis Didon abandonnée (thématique du sacrifice, de l'abandon de la reine carthaginoise), puis Énée en Gépulie (où l'action se situe précisément dans l'Atlas marocain), ou la pièce de théâtre sur Artaxerxès (le roi grec ayant autorisé le retour des juifs à Jérusalem) sont analysés, dans une hypothèse de lecture, comme autant d'expression de sentiments et de colère des Mazagans vis à vis de l'injustice d'un châtement auquel la nouvelle souveraine se doit de mettre fin, répondant ensuite aux exigences de réparations et de mise en route du retour vers la cité originelle.

Leurs requêtes vont finalement être entendues puisque les Mazagans obtiennent le droit de retour, mais ni argent ni lieu où aller ... Cela signe la fin de l'étude car la communauté va ensuite se disperser et être perdue de vue par l'administration.

L'intervenant conclut son intervention en rappelant la difficulté pour l'historien de capter ces sentiments, réactions, vécu privé et social de catastrophes, et souligne la rareté de telles analyses en citant J. Ferrat : « Le sang sèche vite en entrant dans l'histoire ». Il propose alors une nouvelle posture de l'historien qui devrait, reprenant la métaphore rabelaisienne (*Le Quart Livre*) « dégeler les mots » pour mettre en évidence, les corps, les sentiments, les impressions et les souffrances qui s'y cachent, reprenant le concept d'*energaia*, avec précaution méthodologique, pour redonner à voir, à sentir et à entendre les meurtrissures, les traumatismes et la façon dont les individus ont réussi à les dépasser.

À la question des formes d'inscription de cette résilience dans l'espace, Laurent Vidal répond que la population de Mazagan a dû partir précipitamment en abandonnant tout. La résilience n'est donc ni inscrite dans le temps long (abandon des morts), ni dans l'espace (abandon des biens matériels, pas de reprise d'éléments urbanistiques dans la reconstruction). C'est plutôt dans le côté communautaire que s'effectue la continuité, la culture et la tradition, le maintien d'une paroisse virtuelle et d'une structure sociale qui demeure, et la conservation d'éléments matériels symboliques de cette cohésion (cloche et matériel de l'église, registres paroissiaux ...).

